

J. O'Brien

Fra

Carnet d'un traducteur

NEW YORK, MARS 1945

TRADUCTEUR? Malheureusement estimé pour les grands interprètes anglais et américains de la littérature française — les Scott-Moncrieff, les Stuart-Gilbert, les Jacques-Léclercq, pour ne nommer que quelques contemporains; malgré l'essai personnel de Valéry Larbaud consacré au "Patron des traducteurs" et cherchant à établir "l'éminente dignité" de ceux-ci dans la République des Lettres, je me persuade aisément que c'est là un métier ingrat. Mal récompensé, mal coté, parfois inutile, ce n'est le plus souvent travail ni de création ni d'inspiration. Et puis, avoir passé des années à desapprendre à traduire une langue afin de pour pouvoir penser directement dans cette langue — tout cela uniquement pour changer de présent de vision et... Ah non! décidément je ne souhaite point devenir traducteur.

— *Extrait d'André Gide.*

Tout ceci occasionné par l'invitation fort tentante de la maison Knopf à traduire en anglais le prochain Journal d'A.G. A peine revenu d'un an et demi de "guerre" en Angleterre et en France, sans-ouïs... ? Du reste, je suis tout à fait sûr que je devrai bientôt expirer en mission; pour moi la grande à l'observatoire ne sera pas de si tôt.

PARIS, MAI 1945

Comme plusieurs aosis ici, voudrais émettre ces observations. Sans exception, ils me concernent tous de manière, souvent délicate, à cette tâche qui consiste à la fois traduire et interpréter. Tous possèdent des connaissances à cette

œuvre de traducteur. Mais ce que je trouve de meilleur à ce sujet, c'est un paragraphe de Denis de Rougemont. "Ce qui séduit, ce qui fascine dans le travail, ce n'est rien qui puisse être défini séparément — style, sujets, abords, rythme, idées, anecdotes... mais bien plutôt c'est la complexité secrètement significative de l'ensemble... Le phénomène-Goethe, dans l'espace et le temps, voilà qui

avec le charmant Georges Seneque.

NEW YORK, AOUT 1945

A je mal fait de céder aux instances d'Alfred et de Blanche Knopf? Toujours en tenue (pour ne pas dire "sous les drapeaux"), je ne pourrai jamais reprendre mes cours à Columbia à la rentrée. Cette traduction me paraît donc comme un moyen inespéré de reprendre contact avec la vie civile de rentrer dans un rayon

assez fidèlement le ton de Tourgnal. Gide n'a-t-il pas dit lui-même qu'après il ne s'aurait pas écrit le français?"

Les pièges se trouvent presque toujours dans les phrases les plus simples, en apparence les plus directes. Parfois le subtil déplacement d'un seul mot, caractéristique du style de Gide, pour y attirer l'attention, exige un déplacement pareil en anglais. Il y a d'autres occasions, par contre, où obtenez l'emphase anglaise demande d'autres moyens.

Par moments des jeux de mots se perdent: "le défaut de l'amour", par exemple, ou l'équilibre, sensible à toute oreille française, entre vaincu et vainqueur dans tel autre passage. Pourtant, par exception, on peut faire des trouvailles dans le domaine des équivalences: quand il rapporte le mot d'un enfant: "Il y a les grossilles et les petites filles", on n'a qu'à remonter dans son enfance et retrouver: "There are gooseberries and duckberries" — quitte à rétablir le texte en note.

CANTERBURY, 20 JUIN 1946

Encore plus passionnantes peut-être que les problèmes de la traduction, les annotations me font revivre avec Gide toute l'époque. Si mes notes prises sur de vieilles séries du Mercure, de la Revue Bleue, de l'Occident ne suffisent pas, il y a toujours les bibliothèques; et l'on peut faire venir à Seattle la série complète de l'Émile Zola d'Edouard Durand. Mais qu'est-ce que c'était que la collection l'entre que Gide a vu exposée à Paris en 1907. Heureusement la Priek Art Library est là qui conserve précieusement le catalogue de vente de la Galerie Georges Petit. Longtemps de même je me suis demandé ce que c'était que le "procès Steinhilf" auquel Gide a assisté en 1908 avec Copeau et Boylston. Sur le point d'avoir recours à de vieux Parisiens de mes amis, je tombe sur les Mémoires de Marguerite Joly Steinhilf, décédée d'avoir été son mari et sa propre mère, qui révélaient tous les détails de cette cause célèbre.

Mais souvent je ne m'en serais tiré sans l'aide de spécialistes de littérature allemande ou russe, de botanique, ou de beaux arts. Sans mon ami M.H.P. de Middlebury comment aurais-je su, quand André Gide dit qu'une oeuvre est "aussi belle que Krokala", qu'il s'agissait d'un fragment du journal de Dostoevsky connu en anglais sous le titre de "A Gentle Spirit"? Alléluia, dans une énumération de romans de R. L. Stevenson avec titres en français, Gide parle du Mort vivant; à tous les amateurs de Stevenson se sont déclarés incapables de reconnaître le titre original, et aucune bibliothèque ici ne possède la traduction en question. Mais il y a peine un mois, dans un groupe de Français auquel je soumettais le problème se trouvait Isabelle de Wyzewa. Tout de suite elle a dit: "Mais il s'agit du Wrong Be.; je me souviens de la difficulté qu'eut mon père à trouver un titre français, après avoir traduit le roman".

Le mois prochain je serai à

donnerait une idée de l'espace d'intérêt que l'on prend à lire le Journal d'André Gide. (Les Perspectives du drame, p. 148.)

N'ai pas cherché à voir Gide, que l'intérêt qu'il m'a témoigné avant la guerre me justifierait à aborder; ne sais même pas s'il se trouve à Paris. On peut être Y.N.? Pas un nombre d'heures agréables

particulières de la vie civile. L'enthousiasme après trois années de piétinement sur place, au point de vue intellectuel. N'ayant jamais pu profiter d'ailleurs, grâce à la guerre, de cette bourse Guggenheim que l'on m'a accordée pour faire une étude sur André Gide, je ferai de ce travail un schématiquement vers cette étude. D'autant plus qu'il ne s'agit pas de faire une traduction, mais aussi d'une édition annotée. A la longue, je le connaîtrai, ce Journal. Et, ce faisant, j'avancerai toujours dans la connaissance de "mon sujet". On m'accorde un délai de trois ans; le Journal paraîtra en trois volumes, à raison d'un par an à partir de 1947. Voilà donc l'emploi de mes "loisirs" pour l'avenir immédiat; la vie civile prend sa revanche sur le gaspillage de la guerre.

CANTERBURY, OCTOBRE 1945

Principes de ce travail: 1°. Ne jamais trahir la pensée de Gide (au moins consciemment) ni fausser le ton de sa voix; 2°. ne pas oublier ceci, que Gide a écrit à Lady Rothmere en 1918: "La principale difficulté vient de ce que ma phrase sans cesse suggère plutôt qu'elle n'affirme, et procède par insinuations — à quoi répugne un peu la langue anglaise, plus directe que la française. Il m'a toujours paru que la pensée, dans mes écrits, importait moins que le mouvement de ma pensée: 'the gait'."

(S'il n'avait pas ici fourni la traduction lui-même — ou plutôt pensé en anglais — aurais-je pu trouver ce mot: gait?)

CANTERBURY, 12 JUIN 1946

A peu près abandonnée depuis quelques mois, voici que la traduction de nouvelles m'occupe tout entier. Me leurre-t-elle? Hélas! ces phrases en anglais ne me paraissent tellement difficiles. J'ai revu hier soir, une centaine de pages; assez satisfait du résultat. Les artilleuses — et oui, les gaucheries — du style pendant les premières années que l'on ne fera pas faute de me reprocher, car le traducteur a toujours fort) me semble reproduire



André Gide en anglais

Le journal d' parait

Paris, où je pourrai poser des questions à André Gide directement.

Pas tout à fait satisfait de cette histoire de "groselles." Le mot de la petite Catherine est basé sur un rapprochement auditif, tandis que mes "duckoerries" se reposent sur une impression visuelle. Tant pis...

PARIS, JUILLET 1946

Quand, dans son cabinet de travail avant-hier, j'ai demandé à Gide s'il se rappelait par hasard d'où il avait tiré un certain vers latin il y a tout juste cinquante ans, il m'a immédiatement nommé la dixième Bucolique de Virgile. Et sur sa table se trouvait justement un petit Virgile dans lequel nous avons pu vérifier, sur le champ, par contre, une citation de Suarès qu'il avait tiré du *Prisme* en 1905 l'a laissé aussi bredouille que moi, car il ne se rappelait plus ce que c'était que le *Prisme*.

Pourtant aujourd'hui, M. Jules Mouquet à la richissime Bibliothèque Jacques Doucet a sorti la série complète (sept numéros) du *Prisme*, petite revue littéraire publiée—ainsi que l'attestait une note manuscrite du fondateur—au Havre par G. Jean-Aubry entre juin 1905 et mars 1906.

André Gide a bien voulu lire une partie de la traduction et approuver le principe d'un "Glossaire" de personnes mentionnées dans le *Journal* auquel j'ai songé pour alléger les notes. Déjà ce "Glossaire" me donne beaucoup de mal.

NEW YORK, SEPTEMBRE 1946

Combien d'enfants, Elio Allegretti avait-il? De quel Saglio s'agit-il dans la soirée avec d'Annunzio du critique d'art ou du directeur de la *Vie parisienne*? Qu'est devenu Lucien Jean, et pourquoi les bibliothèques n'ont-elles pas sa date de naissance? Voilà la genre de questions qui me tracassent.

Appris hier, en trouvant un exemplaire de son *Cauët* en librairie, que Jules Iehl, ami intime de Gide, avait pris, entre 1909 et 1912, le pseudonyme de Michel Yell; voilà pourquoi j'avais perdu sa trace!

Je ne le traduis plus, ce *Journal*; je le vis...

NEW YORK, MAI 1947

Le premier volume (1889-1913) est déjà sous presse; j'en lis les épreuves. Pour ne pas trop ennuyer André Gide de mes questions, j'ai eu souvent recours cet hiver à ses amis. Mais ce système tourne contre moi, car chaque fois que j'adresse une liste de noms de comparaisons à Jean Schlumberger, à Arnold Naville, à Roger Martin du Gard, c'est Gide qui me répond que ses amis lui soient aussi fidèles, cela ne m'étonne point, mais ils sont trop bien stylés... Aussi R.M. du G. avec qui je correspond depuis 1939, me taquine-t-il gentiment en parlant de mes soucis de savant historiographe. Heureusement que Jacques Schiffrin se trouve à New-York.

CANTERBURY, JUIN 1947

L'éditeur italien Bomplani, sur la foi d'André Gide, vient d'acquiescer les droits à mes annotations, qu'il ajoutera à une édition italienne du *Journal*. J'espère au moins qu'il les complètera un peu en ce qui concerne les références anglaises et américaines, où je ne le croyais pas... etc.

Qui a écrit New Grub Street? Comment appelle-t-on en anglais des écheyeries?

Il me semble à présent que si j'écrivais moi-même quoi que ce fut, je ne pourrais qu'emprunter la forme du *Journal*.

Justin O'BRIEN